

Christus

Psychologie et vie spirituelle
Distinguer pour unir

Le primat de l'affectif
Un aspect de l'accompagnement
Désir de Dieu et sublimation
Dépression ou désolation ?

CHRÉTIENS EN ALGÉRIE
ETTY HILLESUM

*ih*s

N° 197 - 9,5 €

Janvier 2003

Christus

*Revue de formation spirituelle
fondée par des pères jésuites en 1954*

TOME 50, N° 197, JANVIER 2003

RÉDACTEUR EN CHEF
CLAUDE FLIPO

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
YVES ROULLIÈRE

COMITÉ DE RÉDACTION
PIERRE FAURE - MARIE GUILLET - MARGUERITE LÉNA
BRIGITTE PICQ - JEAN-PIERRE ROSA - JACQUES TRUBLET

SERVICE COMMERCIAL : JEAN-PIERRE ROSA
RÉDACTION GRAPHIQUE : ANNE POMMATAU
PUBLICITÉ : MARTINE COHEN (01 44 35 49 33)

14, RUE D'ASSAS - 75006 PARIS
TÉL. ABONNEMENTS : 01 44 21 60 99
TÉL. RÉDACTION : 01 44 39 48 48 - FAX : 01 40 49 01 92
INTERNET (site) : <http://pro.wanadoo.fr/assas-editions/> ; (adresse) : xtus@jesuites.com

TRIMESTRIEL

Le numéro : 9,5 € (étranger : 10,5 €)
Abonnements : voir encadré en dernière page
Publié avec le concours du Centre National du Livre

a s s a s

éditions

Revue d'Assas Editions, association loi 1901
Editée par la SER, société anonyme (principaux actionnaires : SPECC, Bayard Presse)
Président du conseil d'administration et directeur de la publication : Pierre FAURE s.j.
Direction générale : Jean-Pierre ROSA

Psychologie et vie spirituelle

Éditorial

7

Psychologie et vie spirituelle

8

Tony ANATRELLA, prêtre et psychanalyste, Paris

Le règne des normes psychologiques

Un discours envahissant

17

Nicole JEAMMET, Paris V

Après Freud, en quel Dieu croire ?

Le paradoxe de la confiance

27

Brigitte-Violaine ALFAUVRE, Maison de Lazare, Issy

Désolation spirituelle et/ou dépression

Un discernement nécessaire

37

Placide DESEILLE, Institut Saint-Serge, Paris

L'anthropologie chrétienne

A la lumière des Pères

45

Odilon de VARINE et Claude FLIPO, s.j.

Entretien sur l'accompagnement spirituel

La dimension psychologique

55

Jean-François CATALAN, s.j., psychologue, Paris

Illusion ?

La part du rêve

62

Jean-Baptiste LECUIT, carme, Institut catholique de Lille

Désir de Dieu et sublimation

Une longue transformation intérieure

70

Denis VASSE, s.j., psychanalyste, Lyon

La parole, la chair et le nom

Reconnaître sa filiation

79

Services

80

Lectures spirituelles pour notre temps

88

Sessions de formation pour le semestre à venir

89

Études ignatiennes

90

José GARCÍA DE CASTRO, s.j., Comillas, Madrid

L'itinéraire de saint Ignace vers l'abnégation

Un autre habite mon âme

105

Chroniques

106

Thierry BECKER, Oran

Chrétiens sur les Hauts Plateaux d'Algérie

Tenir en éveil la mémoire

117

François MARXER, Centre Sèvres et Ecole Cathédrale, Paris

Etty Hillesum ou Rilke aux enfers

Une mystique de l'hospitalité

► **Prochains numéros :**

- *L'événement (avril 2003)*
- *L'écoute (hors série, mai 2003)*
- *Le progrès spirituel (juillet 2003)*

Un encart est inséré dans ce numéro et un autre posé dessus.

La parole, la chair et le nom

Denis VASSE s.j. *

Dès lors que l'homme est conçu dans une rencontre, au creux des entrailles de la femme, la parole se fait chair. La parole incarnée distingue le *genre* humain des autres espèces. Dans le genre humain, la Vie s'engendre et se révèle. Elle parle. Et, en parlant le monde, elle le fait vivre.

L'homme est *un* dans cette différence-là : son nom *est* sa chair. Dès que le corps n'est plus animé par le souffle de la parole, par l'esprit, il n'est plus un homme de chair et de sang. C'est si vrai qu'il suffit qu'un nouveau-né reste insensible à la voix ou ne sourie pas pour que les parents se trouvent remis en cause dans leur identité d'hommes.

L'homme naît à la vie lorsqu'il est appelé par son nom dans un corps : il est *engendré*. « C'est pourquoi, en entrant dans le monde, le Christ dit : "Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation, mais tu m'as façonné un corps. (...) Alors j'ai dit : Voici, je viens, car c'est de moi qu'il est question dans le rouleau du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté" » (He 10,5.7).

* Psychanalyste, Lyon. A récemment publié au Seuil : *La dérision ou la joie* (1999), *La vie et les vivants* (avec F. Muckensturm, 2001), *La chair envisagée* (2002)...

Osons la métaphore : la chair est le rouleau du livre dans lequel s'inscrivent les vivants. Nous éprouvons notre naissance comme la paradoxale initiative d'une réponse à ce qui parle en nous. Quand l'homme obéit à ce qui parle en lui en esprit et en vérité, il fait l'expérience du don de la Vie. Il est Parole reçue dans l'acte où elle se donne en naissant de lui pour d'autres.

La parole ne spécifie l'homme en tant que membre du genre humain que parce qu'elle est incarnée. Elle est inscrite dans le rouleau, dans le livre de la Vie. Il n'y a de rencontre, d'alliance, qu'à cette condition d'une incarnation originelle. L'homme s'y réfère comme à son origine. Le mot « origine », en effet, est dérivé d'*oriri* : « se lever » (surtout quand il s'agit d'un astre), « s'élaner hors de » et « naître ».

L'homme ne naît pas de l'image qu'il a de son corps mais de la chair qu'il habite. Il naît de la Vie promise. Il est appelé, dans son corps, à passer de la représentation imaginaire qu'il a de lui dans le monde — son *roman* — à l'éprouvé d'une présence réelle qui échappe à sa prise imaginaire. Il y accède dans l'acte qui désire l'Autre qui le fonde dans l'inconnaissable de la Vie. On voit par là que l'*altérité* constitue l'homme en son essence. Elle s'éprouve dans toute rencontre comme en toute naissance véritable. Dans la parole adressée et entendue, l'homme se reconnaît comme n'appartenant ni à l'un ni à l'autre sexe, mais, né des deux, il éprouve son corps comme la chair issue de l'alliance de ses parents. Le sommet de l'activité de l'esprit est l'écoute du nom qu'il reçoit quand il prend corps dans la chair qui s'engendre. *Elle nous engendre en Dieu.*

En ce lieu de naissance, en effet, il faut reconnaître l'acte de la chair dans laquelle, dès la gestation et jusqu'à la mort, les mouvements des sens s'articulent au sens, les vivants à la Vie, le temps qui passe au présent qui ne passe pas. Naître, c'est répondre en son *nom* de la place que l'homme occupe dans la généalogie des vivants. Une telle réponse met l'homme et la femme au service de la Vie qui leur advient selon la parole. Dans ce surgissement, toute naissance en appelle à une incarnation originelle.

Les premiers chapitres de l'évangile de saint Luc (l'Annonciation, la Visitation et la naissance de Jésus) sont la révélation de ce passage du corps. La naissance de Jésus parmi nous, l'Incarnation, ne renvoie pas à l'apparition de la chair du corps de l'homme comme à son origine. C'est le contraire. La naissance des hommes, la nôtre, renvoie à l'apparition de Jésus attendu depuis le commencement comme l'accomplissement d'une promesse originelle. Les hommes n'ont de chair

qu'en fonction de cette incarnation de la Parole. Quand la chair tressaille d'allégresse, la Parole s'accomplit en esprit et en vérité. Nous avons du mal à le croire : vivre en esprit et en vérité, c'est témoigner jusqu'à la mort du corps et à la résurrection, de la chair de Dieu en nous.

Soumis à la logique implacable d'un discours qui le terrifie ou livré à l'intensité de sensations qui n'ont pas de sens quand elles ne sont pas *entrecroisées* de paroles à lui adressées, l'enfant peut se laisser tomber dans la sidération. Envahi par des émotions non symbolisées, il est submergé par les flots d'une violence qu'il annule dans une indifférence pathologique le mettant à l'abri de la souffrance ou qu'il résout en crise. Enfermé en lui-même, il ne s'éprouve plus vivant. Il se défend de vivre d'une vie qui le tue. Il la refuse. Faute de s'y révéler comme vivant dans la parole ou les gestes échangés avec celui qui le nomme, il déserte la chair. La parole n'est plus chez elle en lui.

A la souplesse du lien de la vie se substitue la rigidité tyrannique d'un discours qui soumet le moi à l'image qu'il a de lui-même en se défendant de tout rapport avec les autres.

Articulation et désarticulation du corps

Dans le genre humain, le lien du vivant avec la vie se définit comme un rapport de continuité et de discontinuité. Le souffle entretient, tout à la fois, les deux mouvements de la respiration et du silence où ils s'inversent. Il est indissociable de la voix qui porte les mots dont nous entendons la musique et qui font sens pour nous. Dans le genre humain, le lien de la chair et du sang est *voix*. Entre écouter et parler, dans une *voix où* naît le sujet de la Chair, se fait entendre la Parole même. Telle l'épée à deux tranchants dont la pointe acérée pénètre au cœur de l'homme, entre chair et sang, la parole noue l'intime de l'un à l'intime de l'autre. Elle nomme l'homme et l'inscrit dans la généalogie du genre humain en le référant à la Vie. Dans l'unité de la chair, le Verbe révèle la communion des vivants.

Ce lieu de la communion est paradoxalement offert à tout ce qui se passe entre enfant et parents, entre l'enfant et ceux qui l'entourent dès la grossesse. Pendant les premiers mois de sa vie, il est conçu et contenu dans une *arche de chair et de mots*. Il ne naîtra qu'à la condition que tous *ses sens* ouverts sur le monde extérieur le saisissent et l'articulent avec lui *au sens* de la Vie intérieure qui se révèle en lui comme dans l'arche où tous les hommes sont conçus.

Ici, le mot « articuler » prend tout son sens. Il indique l'acte qui unit les éléments qui, d'être tenus ensemble, trouvent leur raison dans cette unité. Ainsi s'articulent les phonèmes dans la voix, les mots dans le langage, les organes dans les membres, les membres dans le corps, les corps dans une famille, les familles dans un peuple, les peuples dans un univers et tous les univers dans la Parole. Celle-ci est à l'œuvre dès l'origine. L'acte de la Vie est à la fois celui de la chair et de la parole. Il est l'acte du don sans lequel ni l'une ni l'autre n'existent ici et maintenant dans le présent de la rencontre de l'un et de l'autre.

La passivité de l'écoute et l'activité de la parole s'articulent dans l'homme. Cette articulation est sa spécificité originelle. Quand le désir ne régle plus le fonctionnement des membres et des pulsions auxquelles le corps des vivants est soumis dans la nuit de la chair et dans le *secret d'une pudeur originelle*, l'homme se *désarticule* et implose. Il n'obéit plus à la loi de la Vie. Il ne vit plus de l'esprit dans la chair. Il s'éprouve comme *mort vivant*, et il le dit... sans même pouvoir y croire.

La passivité la plus grande résulte d'une désarticulation totale entre recevoir et donner quand il s'agit des sens, entre écouter et parler quand il s'agit de la parole. Elle n'autorise plus le mouvement des membres dans un corps, et pas davantage le mouvement du désir dans l'âme. Elle est inhibition, immobilisme, mutisme. Un état qui ne peut même plus s'appeler *passivité*, tant il est vrai que ce mot ne prend sens que du rapport qu'il entretient avec l'*activité*. Il en va d'ailleurs de même pour l'activité la plus grande qui, lorsqu'elle perd son rapport à la passivité, devient agitation ou crise. L'homme vivant se révèle à l'entrecroisement des deux, régi par le désir inconscient de l'Autre. A l'articulation de la passivité et de l'activité, de la passion et de l'action, surgit la Parole dont l'homme naît.

La désarticulation de ce que Freud appelle « pulsions de vie » et « pulsions de mort » est la manifestation du refus le plus grand. Qu'elle ait la figure de la soumission absolue ou celle de l'insoumission absolue entre la chair et la parole, elle a le même goût de refus qu'exprime la tentative du suicide ou celle du meurtre. La passivité et l'activité étant désarticulées, la tension entre les hommes s'exaspère dans la colère ou s'épuise dans l'indifférence. De n'être plus ordonné à l'unité dans la différence, le vivant, qu'il en sache ou non quelque chose, cesse d'être structuré selon la vérité du désir de l'Autre. Il n'est pas nécessaire d'aller très loin dans la connaissance de soi pour éprouver ce qu'a de déstructurant cette expérience. Tentation inhérente et intime à tout homme non inscrit dans une filiation généalogique, elle

lui suggère de posséder la Vie au lieu de consentir à la donner en se donnant.

Le nom propre

Hors de cette articulation, le corps de l'homme ne serait qu'un objet *sans parole* et *hors alliance*, *incapable d'unité*. L'unité de la chair, qui spécifie les *sujets* que le verbe conjugue, est signifiée par et dans leur nom. Le nom propre est un *signifiant* : il ne représente pas un objet indépendant de lui, mais il participe au présent du sujet dans la chair. Il est parole qui signifie la chair, la vérité de l'être : le parlêtre. L'homme « *est* » un nom propre, un nom qui, *au sens propre*, est sa chair, l'essence invisible de son corps.

Etre ainsi nommé, être sujet, c'est n'avoir à chercher sa place dans aucune représentation, dans aucune image dont « je » serait le signe.

En tant qu'il est référence à l'altérité radicale de la Présence, le nom du Père ne saurait se donner à aucun enfant. Enfants de l'un et l'autre sexe, les hommes sont « fils » de pouvoir en appeler, au cœur de l'alliance où ils naissent, au signifiant de l'Origine, au Nom du principe de la Vie dans laquelle sont fondés en vérité le père, la mère et l'enfant aussi bien que l'alliance qui les unit. L'Origine n'est relative à rien d'autre qu'à elle-même. Tous ceux qui sont issus d'elle en portent la marque, celle d'un *nom propre qui inscrit leur chair dans la généalogie des enfants dont le Père est le Dieu vivant*.

Le nom qu'ils reçoivent les marque de ce trait de vie. Il opère ce changement d'ordre qui fait du corps visible du père et de la mère dans l'alliance de l'homme et de la femme la métaphore de l'invisible Origine de la Vie à laquelle tous les fils sont référés. Ce changement d'ordre est celui qui fait passer de la constellation de la *représentation visible* — où se livre aux sens le moi sous ses différentes facettes — à la constellation d'une *présence invisible* — où le Verbe (la parole) donne à entendre les différentes positions dans lesquelles se conjugue le sujet sans qu'il puisse être réductible à l'une d'elles, voire à leur ensemble. Encore faut-il que le Père soit sujet, qu'il soit *institué comme vivant d'une Vie commune à tous dès le ventre de la mère* et qu'il soit dans la génération humaine le témoin en esprit et en vérité de la Vie dans la chair de la mère.

Si l'homme et la femme se trouvent instrumentalisés par la génétique, ils ne sont plus référés à l'Origine qui parle et suscite le vivant du cœur d'elle-même. Les géniteurs ne remplissent plus la fonction de

père ou de mère en esprit et en vérité. La manipulation génétique risque de rendre l'homme étranger à la transmission de la Vie et à lui-même. Nous le savons tous, cela ne va pas sans combat et sans réconciliation, sans passion et sans pardon, sans mort et sans résurrection.

Le déni de filiation

Faute de témoins qu'il peut croire quand il entend parler de sa naissance et, par là même, de l'Origine dont il porte la marque, l'enfant sera coupé du rapport à la chair, *mis à l'écart* de la Vérité qui se révèle en lui comme en nous. Cette coupure d'avec ce qui le fonde, nous avons à l'entendre comme celle du mensonge qui, dès la naissance, condamne l'homme à l'errance d'un être sans place, sans nom, sans père. Impuissant à trouver le chemin de la Vie qui se donne, il se fourvoiera dans les réseaux d'une vie qu'il imagine comme étant la sienne : il échouera à se faire vivre à l'image d'idoles qu'il admire ou qu'il hait. Pourtant, faute de lignée paternelle, il ne sera jamais un fils de la Vie, un vivant de la parole échangée dans la chair, de l'alliance signifiante d'une Origine dans laquelle tous les vivants communient.

Faute d'avoir accès à la lumière de la parole, il cherchera à répondre à la question que lui pose sa naissance, à la lumière artificielle du roman familial ou du système génétique de la science. Mais pour l'homme ordonné par le nom qu'il reçoit à l'unité de la chair dans la différence où elle se donne, la parole dont il vit lui révélera la vérité de la Vie, celle d'un fils de la Vie, celle d'un fils qui témoigne de la paternité de Dieu. La vérité qui « a le pouvoir de se révéler elle-même, c'est celle de Dieu. C'est Dieu lui-même qui se révèle ou le Christ en tant qu'il est Dieu »¹.

La Parole en tant qu'origine de la Vie — Verbe — est l'acte dans lequel s'articulent imaginaire et réel, corps et chair, moi et « nous », image et nom : elle est l'acte de la Chair invisible qui vit dans un corps parlant et désirant, et qui reçoit, de cette Vie, son nom. Tel est l'acte où l'homme est engendré, l'acte du Père par excellence, l'acte de la Vie qui se révèle dans le visage du vivant.

Sans cet acte, le petit d'homme sera enfermé dans une représentation de lui-même et dans la comparaison avec l'image. Il ne sera plus référé à l'altérité du nom qui le fonde comme sujet non réductible à la définition d'une fonction ou à la représentation d'un objet.

1. Michel Henry, *Incarnation*, Seuil, 2000, p. 17.

Hors de la référence intime au désir de l'Autre dans la parole, l'homme se perd à la poursuite d'une identité objective — ou, pour mieux dire, *objectivante* — qui ne l'introduit jamais à l'ordre invisible de la présence. Le langage devient mur et entraîne le « moi » dans une position défensive de retrait corrélative et inverse à la projection offensive et dominante. Prisonnier du miroir de la pensée, il cherche à s'identifier à son image dans le déni de la Vie. Dans une perpétuelle errance, il échappe à toute rencontre, il tourne en rond et se réduit à rien, à une chose : il devient le « nul », le « menteur » ou l'« idole », le moi imposteur qu'il imagine toujours pris dans le registre de la comparaison et de la jalousie. Oscillant entre la méconnaissance de lui-même et la non-reconnaissance de l'autre, il est vide.

C'est de son imaginaire plein de représentations et vide de sens que l'homme doit sortir ou être sorti pour habiter la chair de son corps dans un rapport à l'Autre et consentir à la Vie à laquelle il est promis. En elle, il passe de la représentation imaginaire à la présence réelle et il échappe, dans la rencontre désirée, à toute comparaison et à toute rivalité (jalousie). Dans cette passe, il devient fils de la Vie.

Le déshéritement et l'action de la grâce

Au consentement à la Vie, au « oui » d'une alliance avec l'esprit des origines peut se substituer le refus obstiné et orgueilleux d'une résistance : le « non ».

Dans le premier cas, le vivant épouse la Vie qui se donne à lui en se donnant à travers lui. Dans l'amour.

Dans le second cas, le vivant dit que la Vie ne lui a pas été donnée là même où il la refuse avec une violence mortifère qui dénie précocement l'Autre, le désir et la parole. Le désir du sujet est détourné de l'Autre et il n'entend plus la parole à lui adressée. Ce refus d'entendre le fait exister dans le plus féroce des dénis, celui de la parole. Dans la haine.

Vivre, c'est discerner le chemin du désir entre consentement et refus. Un tel discernement est à l'œuvre entre les mouvements de la chair qui attestent de la Vie au lieu même de la rencontre : la joie et la tristesse. Sauf à mentir, ces deux affects manifestent l'engagement du sujet soit dans la vie, pour la joie, soit dans le mensonge et la mort, pour la tristesse. Discerner n'est rien d'autre finalement qu'interpréter la vie à la lumière de la parole — que son « oui » soit un « oui » et son « non », un « non ». Tout le reste vient du mauvais et plonge le sujet

dans un doute qui pervertit le désir de l'Autre en lui interdisant de croire.

En ne recevant pas la vie, en s'en méfiant, il en vient à vivre contre la vie. La parole est pour lui mensonge. Un mensonge par omission de l'Autre en lui. Dans sa manière de s'aimer et de se vouloir lui-même, il se prend pour Dieu, mais c'est au prix de la perversion de son propre désir. Au lieu d'aimer Dieu de toutes ses forces..., il aime l'image de lui-même qu'il prend pour Dieu. Ce qui est la fine pointe de l'idolâtrie : en demandant la vie à la projection de sa propre image, l'homme dénie l'altérité du vivant. Le poison du mensonge coule dans ses veines. Faute de dire « oui » au don de la Vie, le mortel s'oppose dans un déni du don à celui-là même qui est censé ne rien lui avoir donné ! Là même où il refuse le don, il prétend que la Vie ne lui a pas été donnée. Au refus qu'il fantasme dans un indéfini redoublement, il prête toute la force d'un désir perversi. Il résiste « héroïquement ». Il s'obstine à nier ce ou celui qui est censé le nier. Il s'oppose à la Présence réelle de la Vie en lui. Il ne veut rien en recevoir. Dans l'acte même où il refuse le rejet dont il se sent l'objet, il s'identifie à celui qui est censé le rejeter. Cercle vicieux de la victime qui devient son propre bourreau. Là où il se prend pour une victime, il a à découvrir la violence de sa vengeance, il a à discerner la surdité obstinée qui l'aveugle... Il fait de ce refus sa marque. S'imaginer autrement lui fait perdre ses repères identitaires, cette image quasi originelle dont rendent compte — comme par hasard — toutes les déceptions et toutes les contrariétés de son histoire.

Envahi par la jouissance du regard qui l'écrase ou le réduit à l'objet, l'homme se venge en se rendant sourd à la parole de Vie et aveugle à la lumière de la foi. Je me souviens d'une femme qui s'était dressée du fauteuil où elle était assise devant moi en hurlant : « Je suis une *refusante* ! » Quel travail et quelle grâce il faudra pour que cette violence négativante se convertisse à nouveau en force du désir !

La désolation mortifère de la mélancolie résonne comme le sentiment ou plutôt comme la certitude d'être déshérité : le *déshéritement*. Elle équivaut à une exclusion de la généalogie. Etre exclu de la *genèse* de la Vie n'autorise pas à être vivant dans la Chair. Ne se considérant plus comme engendré dans la chair, comme fils, l'homme jouit de refuser l'incarnation.

A la place de la reconnaissance qui jaillit en action de grâce dans la chair des vivants, un tel homme s'idéalise dans une représentation projective et extrême de lui-même. Au lieu d'obéir à la parole qui le

conçoit comme *un* parmi d'autres, il la fait mentir. Faute de renoncer à se faire vivre ou à reconnaître l'impuissance de l'idole, jamais il ne passera le cap de la *castration symboligène* de la chair, celui de l'unité dans la différence où la Parole nous appelle entre vérité et mensonge, entre homme et femme et entre Vie et mort, là où l'homme se découvre *signifiant du désir, de la parole et de la Vie, à l'image du Fils de l'Homme*.

Ne pas garder ce cap, ou ne pas le passer, peut être considéré comme un rejet *a priori* de la parole originaire. Telle est la forclusion du Nom-du-Père, processus qui concerne le rejet primordial d'un « signifiant » fondamental, celui de père et/ou de mère, hors de l'univers symbolique du sujet. Avec elle, une image — l'idole — prend la place du souffle de Dieu. Une telle substitution signe l'échec de *la métaphore du Nom du Père*.

Seul le nom propre ouvre l'imaginaire au réel invisible et pose la question de la Vie dont tous les vivants témoignent, celle du sujet. L'incarnation est le Verbe de Dieu fait Chair. Il s'incarne dans l'unité des différences subjectives qu'il conjugue en les nommant, en les faisant surgir du rien, dans la naissance, du péché, dans le pardon ou de la mort, dans la résurrection. Ce faisant, il articule dans l'unité de l'Esprit le Corps individuel aussi bien qu'universel de tout le Genre humain.